

Le royaume bouddhique face au renouveau islamique

*Agnès De Féo**

Depuis deux ans, les médias ont plusieurs fois impliqué la communauté musulmane du Cambodge dans l'actualité du terrorisme international. Tout commence lorsque l'école musulmane Om-al-Qora, financée par une ONG séoudienne et située à une trentaine de kilomètres de Phnom Penh, est brutalement fermée le 28 mai 2003. Cette école est alors suspectée de servir de couverture à des entraînements terroristes et son organisation de planifier des attaques contre les intérêts occidentaux au Cambodge. Son directeur, l'Égyptien Esam Mohammed Khird Ali, et deux professeurs musulmans thaïlandais, Abdul Azi Haji Chiming et Muhammad Yalaludin Mading, sont interpellés par la police en présence des élèves et aussitôt arrêtés, accusés de liens avec la Jemaah Islamiyah (JI). Un autre Égyptien, Rousha Yasser, lui aussi recherché, parvient à prendre la fuite. Au même moment, les autorités cambodgiennes ordonnent l'expulsion des 28 professeurs étrangers d'Om-al-Qora avec leur famille, représentant un total de 47 personnes, originaires du Nigeria, Pakistan, Soudan, Thaïlande, Yémen et Égypte. Quelques jours plus

tard, le 12 juin 2003, un musulman cambodgien de la province de Kampot, Sman Ismael (23 ans), ayant étudié dans une école coranique de Pattani dans le Sud thaïlandais, est arrêté pour complicité avec les trois suspects précédents.

Moins de trois mois plus tard, le 22 août, et une semaine après son arrestation à Ayutthaya en Thaïlande le 11 août, la presse internationale annonce qu'Hambali, chef présumé de la Jemaah Islamiyah et des opérations d'al-Qaïda en Asie du Sud-est, a séjourné sept mois, de septembre 2002 à mars 2003, dans un quartier populaire de Phnom Penh. Il aurait vécu incognito, en short et tee-shirt, la barbe rasée, dans une pension bon marché tenue par des musulmans du quartier de Bœung Kak, non loin de la mosquée internationale. Il aurait donc été présent à Phnom Penh lors de l'attentat de Bali du 12 octobre 2002 qui lui est attribué. Il aurait de plus épousé (ou selon les sources l'un de ses associés) Sman Khat Ti Yah (20 ans), la sœur de Sman Ismael, arrêté le 12 juin. Hambali aurait ainsi tenté de créer une branche de l'organisation au Cambodge selon l'habitude de la JI d'arranger des mariages stratégiques entre ses membres. De plus selon le *Cambodia Daily*, le Cambodge figurerait clairement entouré sur les cartes de la Jemaah Islamiyah dressant le grand État panislamique Sud-est asiatique, englobant l'Indonésie, le Timor-Est, les Philippines, la Malaisie, le Sud de la Thaïlande et du Vietnam (1).

(1) *Cambodia Daily*
du 13/09/2003.

Ces coups de force de la police cambodgienne ont bénéficié d'informations des services de renseignements américains quelques jours avant la tenue à Phnom Penh, du 16 au 21 juin, de l'Asean Regional Forum (ARF) auquel Colin Powell devait assister. Beaucoup, comme le député cham de l'opposition, Ahmad Yahya (parti Sam Rainsy), y ont vu une manœuvre politique en accusant le gouvernement de courtiser les Américains : « *Ces arrestations sont un scandale, je considère le Premier ministre Hun Sen comme un second Pol Pot car lui aussi fermait les écoles.* » Kao Soupha, l'avocat des trois premiers prisonniers a de son côté plusieurs fois réclamé leur libération arguant non seulement que leur dossier était vide de preuves, mais aussi qu'ils avaient depuis longtemps dépassé la durée légale de détention préventive qui ne peut excéder six mois selon le code pénal cambodgien. Ils resteront pourtant 20 mois en détention.

Pour finir, ces deux événements ont été réunis en un même procès le 28 décembre 2004 qui a jugé les quatre suspects arrêtés en mai 2003, ainsi que, par contumace, Hambali (extradé aux États-Unis), Rousha Yasser en fuite et un certain Ibrahim originaire de Malaisie dont la presse n'a jamais fait mention. Tous ont été condamnés à la prison à vie. Seul le directeur égyptien de l'école Om-al-Qora a échappé à la sentence faute de preuves et remis en liberté.

Entretemps, d'autres faits ont confondu l'opinion publique. Le 3 mai 2004, le quotidien anglophone thaïlandais *The Nation* rapporte qu'une centaine de musulmans cambodgiens ont tenté de traverser la frontière thaïlandaise pour, selon eux, « *s'installer dans l'État islamique de Pattani* ». Ce voyage, organisé par des religieux musulmans, intervenait cinq jours après la sanglante répression policière dans la mosquée Krue-Se de Pattani (Sud de la Thaïlande), qui a fait 113 morts du côté des rebelles musulmans. Alors que le mouvement insurrectionnel était complètement éradiqué, l'un des musulmans cambodgiens aurait déclaré : « *Pattani est maintenant un État indépendant où les musulmans peuvent s'installer et trouver du travail* ». Ont-ils été manipulés ou simplement désinformés ? Toujours est-il que cinq mois plus tôt, en janvier 2004, après l'attaque du camp militaire de Narathiwat par des assaillants musulmans thaïlandais, des dizaines d'étudiants cambodgiens d'une école coranique de Pattani se sont évaporés dans la nature. La presse thaïlandaise a alors évoqué leur possible ralliement à la cause séparatiste du Sud. Enfin pour brouiller les pistes, Heraldo Muñoz, président du comité du Conseil de sécurité de l'ONU pour les sanctions contre al-Qaïda et les talibans, déclare, fin octobre 2004 à la suite d'un voyage en Asie, que le Cambodge pourrait devenir un foyer du terrorisme ainsi qu'une plate-forme de la Jamaah Islamiya et d'al-Qaïda. Il insiste notamment sur la discrimination dont sont victimes les musulmans et sur la violence dans le Sud du pays. Il confond alors, de toute évidence, le Cambodge avec la Thaïlande. Cette déclaration a donné lieu à une plainte officielle du gouvernement de Phnom Penh. Mais il reste que cette confusion pourrait amener nombre d'observateurs à calquer sur les musulmans du Cambodge la problématique du Sud thaïlandais. Pourtant le contexte géopolitique des deux pays est différent, même si les musulmans du Cambodge entretiennent avec cette région aujourd'hui troublée des relations privilégiées très anciennes.

L'intégration paradoxale des musulmans

Répartie en 372 villages, la communauté musulmane du Cambodge se divise d'un point de vue ethnique en deux groupes. Les Chams originaires du Champa, l'ancien royaume indianisé du Sud Vietnam disparu en 1832, et les Chveas moins nombreux, musulmans d'origine malaise vivant plutôt dans le Sud du pays. Ces deux minorités ethniques, auxquelles il faut ajouter une poignée d'Indiens arrivés durant l'époque coloniale, constituent la population musulmane du Cambodge estimée à 4 % de la population du petit royaume bouddhique, approchant des 13 millions. Sans véritables statistiques fiables, leur nombre est évalué selon les sources entre 400 000 et 700 000 personnes. Ils sont localisés en majorité dans le Centre-Est du pays (provinces de Kompong Cham, Kandal et Kompong Chhnang) et sur la côte Sud (provinces de Kampot et Kompong Som). Mais contrairement à la Thaïlande, les musulmans cambodgiens sont partout minoritaires. Le roi Ang Duong déporta la population chame à travers tout le pays à la suite d'une rébellion en 1858 de Chams de Tbong Khmum, région frontalière du Vietnam où ils étaient majoritaires, durant laquelle ils avaient tenté de créer un État indépendant. Ils ne peuvent donc plus prétendre depuis longtemps à des revendications territoriales ou indépendantistes. De plus, contrairement aux musulmans des provinces de Yala, Pattani et Narathiwat « colonisés » par la Thaïlande, les musulmans du Cambodge sont des immigrés de longue date. Originaires de l'ancien royaume indianisé du Champa, les Chams sont arrivés au Cambodge par vagues successives qui ont marqué l'exode des Chams fuyant les attaques de l'armée viêt (du royaume Dai Viêt septentrional) lors de son expansion progressive vers le sud (*nam tiến*) du XIV^e au XIX^e siècle. L'arrivée des Chveas au Cambodge est antérieure à celle des Chams. Anciens marchands venus de la péninsule malaise, de Java ou encore de Sumatra (du pays minangkabau), ils se seraient établis au Cambodge avant l'arrivée massive des Chams de 1471 (chute de la capitale Vijaya du Champa), qu'ils ont convertis à l'islam châfiite.

Malgré leur statut de minorité, le rôle des musulmans dans la société cambodgienne est loin d'être négligeable. Bien accueillis par les souverains khmers à mesure qu'ils immigraient dans le pays, Chams et Chveas ont, malgré quelques épisodes insurrectionnels, fait allégeance à la royauté et ont accédé à des fonctions importantes au

sein de l'État, de l'administration et de l'armée. À partir du XVII^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, des musulmans ont occupé des postes aux plus hauts niveaux de l'État, comme ceux de ministre et vice-Premier ministre. Une vingtaine de Chams siègent actuellement au Parlement et dans le gouvernement. « *Les Chams vivent une situation exceptionnelle au Cambodge. Jamais une minorité musulmane n'a été aussi bien traitée. Le gouvernement a pris des mesures de discrimination positive pour les aider à sortir de la pauvreté en leur offrant des postes qui leur étaient inaccessibles. C'est un cas exemplaire d'intégration.* », ainsi s'exprime Zakaryya Adam, secrétaire d'État cham au ministère des Cultes. Il est le défenseur de la symbiose entre les Cambodgiens. Car les Chams ont su s'intégrer en adoptant les métiers tabous des Khmers. En effet, les bouddhistes pouvant manger des animaux mais n'étant pas autorisés à les tuer, les Chams ont embrassé des carrières d'équarisseurs et de bouchers, tout en perpétuant leur traditionnelle profession de marins-pêcheurs. Sihanouk a tenu à les insérer dans la nation cambodgienne en forgeant à l'indépendance, en 1953, la dénomination Khmer Islam afin de regrouper Chams et Chveas sous l'identité khmère.

Toutefois, malgré cette reconnaissance officielle et leur participation à la vie politique et économique du pays, les Chams souffrent d'une certaine exclusion au sein de la société. Relégués dans les villages où ils se sont regroupés, ils suscitent la méfiance liée à leur communautarisme. Leur réputation de puissants magiciens capables de jeter des sorts à distance leur vaut le respect mais aussi l'ostracisme. Les Cambodgiens bouddhistes, surtout parmi les anciens, sont prolixes à conter toutes sortes de légendes qui mettent en scène les maléfices des musulmans qu'aucun antidote ne peut neutraliser. C'est pourquoi ils ne visitent jamais de village musulman ni ne regardent une mosquée pour ne pas attirer un mauvais sort du « *très puissant Dieu des Chams* », comme l'exprime tout Khmer superstitieux. D'autres mythes immémoriaux dénotent une difficile communication entre les deux communautés. Pour expliquer le fait que les musulmans ne mangent ni porc ni chien, les bouddhistes racontent que ceux-ci ont pour ancêtre un roi tombé amoureux d'une truie, dont il a eu une fille. Elle-même mère d'un fils, fruit d'un amour avec un chien. C'est ainsi que serait née la race des Chams. C'est pourquoi, les bouddhistes les moins éduqués

croient-ils fermement qu'à l'heure de la prière, les musulmans rendent un culte à des statues de chien et de cochon. Ces mêmes bouddhistes comparent dans une fausse ingénuité l'appel à la prière du *muezzin* à celui du chien qui appelle ses congénères à copuler, ce à quoi les musulmans s'adonneraient dans les mosquées lorsque les portes sont fermées. Mais au fil du temps, ces mythes grivois et sacrilèges, qui nourrissent l'imaginaire des Cambodgiens, ont pris la forme de fantasmes à connotation péjorative puis xénophobe, que les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis et les arrestations à l'école Om-al-Qora de mai 2003 ont fortement accentués. Ils légitiment aujourd'hui l'exclusion des musulmans. Les bouddhistes restent persuadés que les Chams se réjouissent de la mort des non-musulmans : « *Les Chams n'aiment que les musulmans. Si un bouddhiste se noie, ils attendent sa mort car ils considèrent que le sauver est contraire à la volonté d'Allah. Lorsqu'il est mort, ils sont contents* » est un refrain récurrent dans les campagnes. Donc si au niveau officiel, les musulmans n'ont pas à se plaindre de discriminations, il en va autrement dans les zones rurales.

Islam et Champa

Même s'ils vivent au Cambodge depuis plusieurs siècles, beaucoup de Chams (sauf chez les jeunes citadins) préfèrent se définir comme réfugiés dans un pays d'accueil en se référant au Champa, terre originelle des Chams dans leur mémoire collective. L'appellation Khmer Islam n'est couramment usitée que par les Chveas. Certains Chams, comme Team Ibrahim du village de Phum Roka (province de Kompong Cham), comparent même l'histoire des Chams à celle du peuple juif et la terre du Champa à la terre promise. Devant l'impossibilité de recouvrer ce territoire mythique, la religion musulmane les a rapproché du monde malais islamisé, famille ethnolinguistique à laquelle les Chams appartiennent, regroupant Malais, Indonésiens, Jawi du Sud de la Thaïlande et Philippins. Cette identité s'oppose de fait à la culture sinisée du Vietnam ainsi qu'au bouddhisme Theravada du Cambodge. L'islam malais a permis aux Chams, par un processus de « malaisation », de conserver paradoxalement leur identité dans l'immigration face à l'acculturation dont les menaçait la culture bouddhique khmère anciennement hindouisée proche de celle du Champa. Un doyen du village de Phum Roka s'est un jour

exclamé : « *Si nous n'étions pas musulmans, nous serions devenus des Khmers.* » Il exprimait ainsi sa crainte de voir disparaître son identité ethnique. C'est la raison pour laquelle les Chams brahmanistes, qui sont encore majoritaires au Vietnam, ne comptent aucun représentant au Cambodge où tous les Chams sont depuis longtemps devenus musulmans. C'est donc dans une logique non-assimilatrice que les Chams vont faire leur installation au Cambodge.

Très influencés par l'islam malais considéré comme une orthodoxie, les Chams s'y rattachent encore aujourd'hui avec l'apprentissage du malais dans les écoles coraniques du Cambodge, ainsi que par des relations entretenues avec les *madrassa* de Pattani et Yala (sud de la Thaïlande), du Kelantan et du Terengganu (côte est de la Malaisie).

Un traumatisme nommé Pol Pot

Le massacre dont les Chams ont fait l'objet sous Pol Pot a créé une fracture profonde dans la société. Les musulmans ont particulièrement souffert de 1975 à 1979 des exactions des Khmers rouges. Cependant la question d'un génocide proprement cham, comme certains Chams le laissent entendre, fait aujourd'hui débat. Ben Kiernan, chercheur australien et directeur du Cambodian Genocide Program de l'université de Yale, estime à 90 000 le nombre de Chams morts durant le régime des Khmers rouges pour une population musulmane de 250 000 personnes avant 1975. Toujours selon lui, durant les trois ans et demi de guerre civile, 25 % des Cambodgiens furent tués (15 % dans les campagnes), tandis que 36 % des Chams disparaissaient, soit un taux nettement supérieur (2). Sur les 113 imams de village d'avant la guerre, seuls 21 ont survécu et 85 % des mosquées furent rasées. Pourtant si l'on raisonne par proportions, la communauté chinoise du Cambodge a souffert bien plus encore. Sur les 425 000 Chinois d'avant 1975, il n'en restait que la moitié en 1979, sans compter la terrible épuration des minorités thaïlandaise et vietnamienne. Et seuls 70 dignitaires bouddhistes survécurent sur un total de 2 680 avant-guerre (3). En comparant ces chiffres, il est difficile de conclure que Pol Pot a particulièrement visé la destruction des musulmans. Pourtant Ysa Osman, chercheur au DC-Cam (Documentation Center of Cambodia) de Phnom Penh, défend la thèse d'une volonté préméditée d'exterminer tous les Chams. Il cite le grand mufti, Sos Kamry, témoin en

(2) Ben Kiernan : *The Pol Pot Regime : Race, Power, and Genocide in Cambodia under the Khmer Rouge, 1975-79*, Yale University Press, (1996).

(3) Ben Kiernan : « Wanted for mass murder, genocide and war crimes », *New Internationalist*, n°242, avril 1993.

1977 de réunions secrètes de Khmers rouges qui stigmatisaient les Chams comme principal ennemi et en appelaient à leur totale destruction. Ysa Osman estime en outre que les Chams étaient 700 000 avant la guerre (au lieu des 250 000 avancés par Ben Kiernan) et avance le chiffre de 500 000 Chams assassinés par les Khmers rouges, ce qui donne un taux de mortalité entre 57 et 71 %. Il explique cet acharnement sur les Chams du fait qu'ils étaient musulmans (4). C'est par l'islam qu'ils furent humiliés, forcés de manger du porc et de transformer leurs mosquées en porcheries.

(4) Ysa Osman : *Oukoubah, Justice for the Cham Muslims under the Democratic Kampuchea Regime*, DC-Cam, Phnom Penh, (2002).

La réponse islamique

Bafouée sous Pol Pot par les Cambodgiens qui les avaient jadis accueillis, la communauté musulmane cambodgienne va bénéficier du grand renouveau religieux mondial qui fait son entrée dans le pays dès 1991, date des Accords de Paris qui consacrent la pacification du pays. Depuis une quinzaine d'années et pour contrer leur marginalisation sociale, Chams et Chveas revendiquent la différence, arguant de l'exception musulmane. Le vêtement à la mode arabe, réservé autrefois au pèlerin de retour de La Mecque, s'est largement diffusé au Cambodge comme signe islamique identitaire. Sauf dans les quelques villages restés traditionalistes, le *krama* (l'écharpe nationale cambodgienne), jeté négligemment sur la tête des femmes chames comme des Khmères, est aujourd'hui remplacé par le *tudung* de Malaisie, voile strict qui ne laisse échapper aucun cheveu. Dans certaines régions, le *purdah* noir qui cache le visage a la faveur des jeunes filles. Les hommes connaissent aussi une évolution très rapide de leur manière de paraître. Alors que les photos anciennes montrent les musulmans cambodgiens portant le *songkok*, le fez noir malais, ou la *kopiah*, la calotte blanche, nombreux sont-ils à s'enrouler aujourd'hui la tête du *serban*, turban réalisé souvent à l'aide d'un *keffieh*, dont ils laissent pendre une extrémité dans le dos. Ils ont de plus troqué leur indémodable sarong à carreaux contre la *jubah*, la *djellaba* blanche arrivant jusqu'aux mollets recommandée pour imiter le prophète. La barbe, de même, est fortement préconisée. Cette ostentation vise à la fois la reconnaissance sociale d'une identité qui se réclame comme différente de la majorité nationale bouddhiste, mais cherche aussi à se rattacher à un mouvement de réislamisation de portée internationale qui prône la pureté islamique. Par ces mani-

festations vestimentaires, corollaires d'une nouvelle forme d'affirmation de soi, par un durcissement de la séparation communautaire entre musulmans et non-musulmans, les musulmans du Cambodge ont entamé un processus d'auto-marginalisation en accentuant leur exclusion et en refusant de participer à la modernisation de la société cambodgienne. De plus, l'envoi en masse de jeunes dans les *madrasa* du Sud de la Thaïlande, de Malaisie ou de Médine provoque une grande frustration. Alors qu'à leur retour les jeunes diplômés croient être les dépositaires d'un savoir prestigieux, ils se trouvent contraints d'accepter les petits métiers ou le chômage, car aucun poste de *toun* (professeurs de religion) ne leur est offert. Tandis que les Sino-Khmers font des écoles de commerce, les musulmans ne perçoivent le développement qu'en termes religieux. Le Cambodge, avec un tiers de la population vivant en dessous du seuil de pauvreté, est loin de pouvoir répondre à leurs ambitions d'érudition spirituelle qui ne les amène qu'à se retrancher davantage sur eux-mêmes.

La reconstruction de la communauté et l'influence des donateurs

Le journaliste indonésien Sabam Siagian publiait en 1981, soit deux ans après la chute du régime sanguinaire, un reportage sur les Chams montrant qu'à l'époque ils étaient conscients d'avoir été persécutés pour des raisons ethniques et religieuses. L'imam de la mosquée du Km7, nord de Phnom Penh, demandait au journaliste une aide financière de l'Indonésie pour reconstruire les mosquées détruites, l'envoi de Corans, de *toun* et la possibilité pour certains d'effectuer le pèlerinage à La Mecque. Cette aide arrivera une décennie plus tard, et avec elle le prosélytisme islamique.

Le grand précurseur de ces appels de fonds est Math Ly, conseiller du roi et décédé en mai 2004. Il fut le premier Cham à accéder au poste de vice-ministre de l'Intérieur dès la libération des Khmers rouges en 1979. Il fut également l'un des tout premiers à fonder son association musulmane, la Cambodian Islamic Association, en 1988. Celle-ci, financée par deux mécènes de Dubaï, Mahmoud Abdallah Kasim et Hisham Nasir, devait permettre à une trentaine de Chams de se rendre à La Mecque chaque année. Elle a surtout contribué à la construction d'une vingtaine de mosquées au Cambodge, reconnaissables à l'appellation Dubaï accolée au nom de la ville ou du

village où elle a été construite. Ainsi la mosquée internationale de Phnom Penh s'appelle-t-elle Dubaï-Phnom Penh, comme en province dans les villes respectives : Dubaï-Koh Kong, Dubaï-Khleang Sbaek, Dubaï-Ban Prul, Dubaï-Sankun, etc.

Dès les élections législatives de 1993 organisées sous l'égide de l'Onu, des Chams nouvellement nommés à des postes gouvernementaux ont également lancé un vaste appel à tous les pays musulmans par le biais de leurs associations respectives. Ils espéraient ainsi recueillir assez de fonds pour reconstruire une communauté musulmane moribonde au sortir de la guerre et après dix ans d'occupation vietnamienne. Les ONG islamiques, la plupart financées par les États du Golfe, font alors leur entrée dans le pays en y important une forme religieuse du Moyen-Orient que les Chams nomment « wahhabite ».

Osman Hassan, secrétaire d'État au ministère du Travail et président de la Cambodian Muslim Development Foundation (CMDF), et Ahmed Yahya, membre du Parlement et président de la Cambodian Islamic Development Association (CIDA), ont reçu des fonds de différents États du Golfe et de Malaisie. Ces deux associations organisent études à l'étranger et pèlerinages à La Mecque. En outre, chaque année, l'association d'Ahmad Yahya offre depuis cinq ans des bourses (500 dollars par an et par étudiant) à 300 Chams pour leur permettre de suivre des études à l'université privée Norton de Phnom Penh.

Des mosquées et centres islamiques ont également été bâtis au Cambodge directement par des associations étrangères. Quelques organisations à diffusion internationale opèrent dans le pays. La Revival of Islamic Heritage Society (RIHS), une ONG basée au Koweït, a été la première à s'enregistrer officiellement au Cambodge en 1996. Elle a financé huit centres-orphelinats pour garçons dotés chacun d'une mosquée. Le plus grand, Chom Chao, également siège de l'association, est situé à Phnom Penh près de l'aéroport Pochentong. Il accueille 300 pensionnaires. C'est dans cette école qu'a été arrêté, le 12 juin 2003, l'étudiant cham Sman Ismael. Au Km7, dans le district de Chrang Chamrès au nord de Phnom Penh, la mosquée Nur-ul-Islam accueille également une école de la RIHS. Musa Mohamad Ali (Saali), *hakem* de la mosquée depuis 1982, a reçu la visite en 1993 « des Koweïtiens qui sont venus aider les musulmans

du Cambodge en créant des écoles». C'est à cette époque qu'il s'associe au modèle venu du Koweït. Les six autres centres de la RIHS sont localisés à Kampot, Takeo, Koh Kong, Kompong Chhnang, Battambang, Chumnik (Kompong Cham).

Des organisations séoudiennes sont également présentes au Cambodge. Disparue du pays après la fermeture de son centre en mai 2003, Om-al-Qora International Organisation, enregistrée en 1998, est une petite organisation caritative dont on retrouve des branches en Thaïlande, Bosnie et Tchétchénie. La World Assembly Of Muslim Youth Charity Organisation (Wamy) est enregistrée au Cambodge depuis 2002 et propose des aides aux familles musulmanes pauvres, comme la distribution d'animaux sacrifiés pour la fête de l'Aïd. Elle a notamment initié un programme d'aide dans quatre villages de la province de Kompong Cham. Plus récemment, l'International Islamic Relief Organization (IIRO) et l'al-Haramain Islamic Foundation travaillent également au Cambodge. Toutes ces associations à diffusion internationale sont régulièrement accusées par le gouvernement américain de financer al-Qaïda, de couvrir par leurs activités humanitaires des entraînements au *jihad* et de constituer des réseaux terroristes dans le monde entier. Pourtant les établissements scolaires ainsi financés ne semblent pas manifester de danger particulier, les étudiants n'y acquièrent qu'une éducation islamique classique, ainsi qu'un enseignement général.

Douze ans après l'appel des hommes politiques chams pour la reconstruction de la communauté, celle-ci offre un bon exemple de vitalité. Les mosquées neuves qui s'imposent à un rythme régulier sur la route de Phnom Penh à Oudong, ainsi que sur les bords du Tonlé Sap vers Kompong Chhnang, témoignent d'une véritable renaissance de l'islam au Cambodge. D'une vingtaine de mosquées dans les années 1980 ayant résisté à la destruction des Khmers rouges (sur 113 avant la guerre), le pays en compte aujourd'hui 280. Néanmoins, ces nouvelles bâtisses ne ressemblent plus aux mosquées traditionnelles avec leur toit en pente à l'image des pagodes bouddhiques, mais empruntent au style standardisé à coupole et au toit plat. L'ancienne mosquée de Chumnik (province de Kompong Cham) devrait dans un futur proche être rasée et remplacée par une mosquée d'architecture internationale. Le village d'Ochru (province de Kompong Som) a déjà posé les fondations de la sienne sur une

base carrée. Plus abouti, l'ancien village traditionnel de Chrok Romeart (province de Kompong Chhnang) s'est doté d'une mosquée à l'immense dôme bleu rutilant.

Cependant, l'importance de cette frange Koweït-Dubaï-Arabie séoudite, que les Chams eux-mêmes nomment tout simplement «Koweït», ne doit pas faire illusion. Elle ne semble pas remporter le succès escompté par les généreux donateurs qui se contentent souvent de versements financiers. Leur influence est plus que limitée au Cambodge et ne dépasse guère le village où la mosquée a été construite. Elle est concurrencée par un autre mouvement d'une bien plus grande ampleur : le courant transnational du Tabligh issu de l'aire indo-pakistanaise. Ce groupe a su se propager très loin dans les campagnes et détourner l'idéologie des financeurs de mosquées pour leur propre compte. Au village de Kiromit (province de Kompong Cham), la mosquée financée par Dubaï est aujourd'hui passée sous l'influence du Tabligh.

La déferlante Da'wa

Beaucoup de mouvements prosélytes, basés sur le concept de *da'wa* (prédication), ont fleuri dans le Sud-est asiatique dans les années 1970. Du fait de la fermeture du Cambodge, totale entre 1975 et 1979, puis partielle jusqu'en 1989, le pays n'a pas été touché par les mêmes mouvements que l'archipel ou la péninsule malaise. En revanche, la Jamaat Tabligh a réalisé à partir de 1991 une forte percée. Le climat de paix retrouvée a encouragé les Chams devenus prédicateurs du Tabligh lors de leur exil en Malaisie à rentrer au pays pour propager la nouvelle foi. À la fin des années 1990, le retour d'Hadji Suleiman du Terengganu (côte Est de la Malaisie) donne un nouvel essor à ce mouvement avec la construction du centre de Phum Trea (province de Kompong Cham). Aujourd'hui émir (chef) du Tabligh cambodgien, Hadji Suleiman a conçu cet important complexe composé d'une grande mosquée construite en 2000 et d'une *madrasa* pour *hafiz* (mémorisation du Coran) et *alim* (jurisprudence). Puis le Tabligh va en quelques années poursuivre sa progression au Cambodge jusqu'à tenir la majorité des villages musulmans, un monopole sans précédent dans la région. Piétiste et zélé, ce mouvement doit son succès à son prosélytisme bénévole, obligatoire et militant, mais aussi à son vêtement strictement calqué sur celui du prophète qui répond

aux quêtes identitaires des jeunes. Créé par Muhammad Ilyas en 1927, à l'époque des grands mouvements réformateurs du début du siècle et dans une Inde tendue entre hindous et musulmans, il serait aujourd'hui, selon le spécialiste Marc Gaborieau, le plus grand mouvement religieux mondial. Plus d'un million de personnes se sont réunies en novembre 2004 lors du grand rassemblement annuel de Raiwind (banlieue de Lahore) au Pakistan.

Le Tabligh s'oppose radicalement aux Séoudiens et à leur système de financement pour exporter l'islam. Il travaille l'internationalisation de l'islam par d'autres voies : non pas l'aide humanitaire, mais le prosélytisme obligatoire. Chaque nouvel adepte devient aussitôt un propagandiste du Tabligh, un *tablighi*, capable à son tour de propager la foi en œuvrant ainsi à une transformation sensible de la société. Chaque *tablighi* doit se consacrer au prosélytisme selon un emploi du temps très codifié. Deux heures et demie par jour, il doit expliquer l'islam à son entourage. Puis trois jours chaque mois, quarante jours par an, enfin trois mois pour les plus chevronnés, les *tablighi* effectuent le *khourouj*, la sortie en groupe qu'ils autofinancent et qui consiste à partir sur les routes ramener les musulmans qu'ils rencontrent à la pratique religieuse assidue. Par une rhétorique efficace fondée sur la gentillesse et la bonne parole édifiante, ils transmettent une doctrine très simplifiée, car aucune connaissance théologique n'est requise. Les récompenses de *janna* (paradis) ont leurs faveurs, notamment les *houris*, ces 72 beautés célestes offertes comme épouses au musulman pieux qui calque sa vie sur les habitudes du Prophète. Porter la *jubah*, le *purdah* et la barbe, se brosser les dents avec un bâton de *siwak* sont autant de vertus pour gagner *janna*. L'ostentation est de règle dans le Tabligh, comme la prière en groupe. Les hommes sont très vivement encouragés à se rendre à la mosquée pour les cinq prières quotidiennes. Ils y dorment le jeudi soir à partir de la prière de *magrib* (coucher du soleil).

Le Tabligh possède un centre dans chacune des provinces du Cambodge. Outre le grand centre de Phum Trea, les plus importants sont Preik Pra (Phnom Penh), Chumnik (Kompong Cham) et Don Loi (Kompong Som) avec sa grande *madrassa* Almuhajirin. Un enseignement coranique est dispensé dans les écoles qu'ils dirigent, majoritairement des écoles pour *hafiz* au centre d'un vaste réseau d'échange d'étudiants avec les *madrassa* du Tabligh du Sud

de la Thaïlande, notamment le *markaz* (centre) de Yala. Le mouvement a su revivifier les anciennes relations avec le monde malais péninsulaire. L'intellectuel du groupe, Abdul Coyaume, est un médecin francophone, ancien compagnon de Math Ly et traducteur en khmer d'extraits du *Fazail-e-Amal* (*Les mérites des pratiques*), l'ouvrage canonique du Tabligh. Rédigé en ourdou de 1928 à 1964 par Muhammad Zakariyya, principal idéologue du mouvement. Il inculque les obligations et les interdictions qui doivent régler tous les moments de la journée, ainsi que les bénéfices qu'en tirent les croyants (5). Les membres se gardent en outre de toucher à la politique, ce qui leur permet d'obtenir la bienveillance des autorités. Pourtant cet apolitisme n'en touche pas moins les sphères du pouvoir. Des hommes politiques chams se réclament aujourd'hui de ce mouvement.

Conflits sectaires

Une grande évolution est aujourd'hui perceptible chez les Chams du Cambodge depuis le début des années 1990. La communauté s'est peu à peu divisée suivant la ligne de fracture des deux grands courants prosélytes contemporains surnommés Koweït et Da'wa, l'islam caritatif du Golfe et le prosélytisme du Tabligh. Chaque tendance cherche à étendre son influence dans le pays en décrédibilisant la partie adverse. Ainsi les partisans du Koweït reprochent au Tabligh ses *bida'* (innovations) comme de «faire da'wa», dormir dans les mosquées, inventer des *hadith*, etc. Quant aux *tablighi*, ils accusent les «wahhabites» d'avoir divisé la communauté en important l'école juridique hanbalite inconnue en Asie du Sud-est. Une rumeur courait selon laquelle les da'wa étaient entièrement satisfaits de la fermeture du centre Om-al-Qora qui jetait le discrédit sur l'islam wahhabite. Rares sont les musulmans à ne pas prendre parti dans ces querelles de chapelles. Quelques-uns se disent indépendants comme Musa, le *hakem* du village de Klæing Sbek (province de Kandal) qui a financé lui-même son voyage à La Mecque et dont la mosquée a bénéficié de fonds de Dubaï. Ce village faisait encore il y a peu figure d'exception, les femmes ne se couvraient pas la tête et les villageois menaient une vie paisible sur les rives du Tonlé Sap. Jusqu'à ce qu'un groupe da'wa scinde le village en deux en réclamant la construction d'une salle de prière indépendante pour ne pas

(5) Marc Gaborieau : «Renouveau de l'islam ou stratégie politique occulte ? La Tablighi jama'at dans le sous-continent indien et dans le monde» in *Renouveaux religieux en Asie*, C. Clémentin Ojha (éd.), Publications de l'EFEO (1997).

prier dans une mosquée construite par Dubaï. Certaines régions, comme la province de Kompong Cham qui compte un tiers des villages chams du pays, sont en proie à des luttes intestines. Lorsque les deux tendances coexistent dans le même village, comme à Chumnik où un centre de la RIHS voisine avec une importante mosquée du Tabligh, c'est le village lui-même qui impose sa ségrégation. Les partisans de l'une et l'autre faction ne se mélangent plus. À Phum Soi, le cas est poussé au paroxysme avec la construction d'un mur à l'intérieur même de la mosquée pour séparer les fidèles des deux obédiences. De même, dans la banlieue de Phnom Penh, dans le district de Chrang Chamrès divisé en trois villages : Km7, Km8 et Km9, si le premier est adepte du Koweït, les deux autres sont *da'wa* et refusent de prier dans la mosquée du premier ou même d'adresser la parole à son imam, Musa Mohammad Ali.

À vrai dire, cette scission confessionnelle chez les Chams n'est pas récente et des cas analogues de querelles ont, dans le passé, déjà divisé en deux factions la communauté musulmane. Marcel Ner, au milieu du XX^e siècle, relevait l'antagonisme entre les *kobuol*, d'une lointaine influence arabe, et les *trimeu* modernistes d'influence malaise (6). Puis une autre grande division du XX^e siècle opposa jusqu'en 1975 les *kaum muda*, le groupe des réformistes, aux *kaum tua*, celui des traditionalistes. Cette lutte idéologique a profondément meurtri la société chame (7). Après la période Khmers rouges, l'islam n'a pas repris sur les mêmes bases. Les *kaum tua* ont perdu de leur influence en raison de la disparition de la majorité des *hakem* de villages. Une nouvelle scission a fait place à l'ancienne entre l'islam du Golfe et le Tabligh.

Aujourd'hui, beaucoup de Chams sont devenus des prosélytes sectaires, cherchant à faire gagner du terrain à leurs idéologies respectives et à s'exclure de toute société non *halal*. Ils mettent en péril non seulement leur propre entité sociale, mais aussi la symbiose avec les Cambodgiens établie depuis cinq siècles.

Côté khmer, Ang Chouléan, ethnologue travaillant à la Conservation d'Angkor, craint un repli sur soi des Chams et un abandon de leur richesse culturelle. Sorn Samnang, président de l'Académie royale du Cambodge, s'inquiète aussi de l'évolution des Chams vers un bouleversement sans précédent de la société dû notamment « aux réseaux islamiques mondiaux ». Il juge même leur attitude comme

(6) Marcel Ner : « Les musulmans de l'Indochine française », *Bulletin de l'EFEO* (1941), p.151-200.

(7) William Collins : *The Chams of Cambodia*, Center for Advanced Studies (1996) et sur le site : www.cascambodia.org/chams.htm

« un grand retour en arrière, car ils ne veulent plus se définir comme *Khmer Islam* », comportement que les Cambodgiens jugent comme une ingratitude et qui suscite chez beaucoup une grande irritation. Côté cham, ils sont quelques-uns à s'inquiéter, comme l'ancien sous-secrétaire d'État Ismaïl Osman : « *Pour les Chams, la religion ne suffit pas. On compte beaucoup d'associations musulmanes, mais pas une seule association culturelle. Si l'on n'aide que la religion, les Chams vont mourir.* » Et le député Ahmad Yahya d'ajouter : « *Le problème est qu'à la campagne, les Chams s'intéressent plus à la religion qu'à l'éducation. Les extrémistes religieux sont au Cambodge et je n'aime pas ça.* » Pour preuve, le *hakem* Musa de Siem Reap ne veut rien savoir du Champa, car « *tout ce qui a précédé l'islam doit être oublié* ». Ce réflexe amnésique est conforme aux directives de l'islam aujourd'hui enseignées au Cambodge dans les *madrassa* du Tabligh. Mais censurer le passé peut aussi avoir des conséquences sur le psychisme des individus en gommant tout recours à leurs racines. Selon le témoignage de Bjørn Blengli, la tombe de Cai Po Behim au village de Rokapo Pram (Tbong Khmum, province de Kompong Cham) faisait autrefois l'objet d'un culte apportant la *baraka* et conservait, à l'instar d'un mythe des origines, l'histoire de la perte du Champa, du prince défait par l'armée viêt et l'installation des Chams à Rokapo Pram. Mais cette pratique a été condamnée par les autorités religieuses, privant le village de son contexte historique (8). Des tombes de personnages mythiques appartenant à la grande épopée des Chams sont entrées dans un processus de disparition totale et ne sont paradoxalement plus vénérées que par les bouddhistes. Les nouveaux groupes prosélytes imposent aujourd'hui un islam universel. Mais les Chams, qui doivent leur survie identitaire à l'islam, pourraient bien finir dans leur zèle effréné à se rapprocher d'un modèle islamique épuré par y perdre leur Champa.

(8) Bjørn Blengli : *The Cham, Religious diversity and change among Cambodia's Muslims*, sur le site : www.bjbleng.com

A.D.F.